

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**REVUE**  
**BRITANNIQUE**

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BERNUYER, RUE D'ARCET, 7.

REVUE  
BRITANNIQUE

---

REVUE INTERNATIONALE

REPRODUISANT

LES ARTICLES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉS PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT

---

ANNÉE 1876. — NOUVELLE SÉRIE.

TONNE CINQUIÈME.

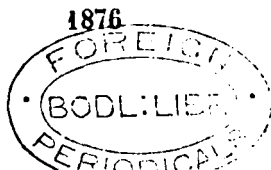
---

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE BRITANNIQUE

BOULEVARD HAUSSMANN, 50

---



# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

---

## LITTÉRATURE RÉTROSPECTIVE.

---

# WALTHER VON DER VOGELWEIDE

---

Quand on écrira quelque jour l'histoire de la poésie du moyen âge, nous comprendrons peut-être un fait qui est encore une parfaite énigme. C'est le merveilleux caractère littéraire du douzième siècle. Au milieu d'un chaos d'empires qui s'écroulent et d'empires qui se fondent, un vent de poésie souffle partout à la fois d'un bout à l'autre de l'Europe, en Islande et en Provence, en Aquitaine et en Autriche, en Normandie et en Italie; il répand partout des semences fécondes. On se croirait dans une atmosphère mystérieuse, dans un air chargé d'électricité. Les lois ordinaires de la germination et de la croissance sont mises de côté. Chez des races barbares, qui parlent des idiomes informes ou à peine dégrossis, les poètes sortent tout formés de la nouvelle civilisation gothique, comme autrefois Minerve, tout armée, de la tête de Jupiter. C'est un siècle qui marche au pas de charge, qui se développe avec éclat. Les peuples ont soif de découvertes et d'inventions. D'une part ils remplissent l'Occident des monuments de l'architecture ogivale; de l'autre, l'épée et la croix à la main, ils se précipitent dans les régions fabuleuses de l'Orient. C'est alors, dans cette période de mouvement accéléré, que la poésie apparaît tout éclose en Allemagne. Les chants populaires n'étaient qu'un simple bourgeon. En moins d'une génération, ils se transforment en des fleurs savamment cultivées, destinées d'ailleurs, comme toutes les plantes hâtives, à se flétrir aussi vite qu'elles se sont épanouies. Depuis le commencement du

treizième siècle il ne se fait plus, en Allemagne, d'aussi beaux vers que ceux que composent, entre les années 1150 et 1220, un groupe de poètes qui vivent, pour la plupart, à la cour d'Autriche et à la cour de Thuringe. Ce n'est pas ici le lieu de tracer une esquisse, même la plus superficielle, des influences extérieures. Nous ne pouvons qu'indiquer quelques points nécessaires à l'intelligence du sujet. C'est vers l'an 1140 qu'un chevalier autrichien, dont le nom ne nous a pas été conservé, réunit sous la forme d'un poëme épique les diverses ballades qui constituent ce que nous appelons le chant des Niebelungen, *Niebelungenlied*. Un peu plus tard, un autre Autrichien, dont la personne ne nous est pas mieux connue, recueillit les éléments de la belle épopée de *Kudrun*. Vers la même époque fut inventé ou importé par le plus ancien des grands lyriques allemands le « minnegesang » ou poésie amoureuse, et bientôt, à la voix de Henri de Veldecke, répondirent les accents des quatre grands poètes allemands du moyen âge, de ceux qui s'appelaient eux-mêmes « les rossignols, » Gottfried de Strasbourg, Hermann von Ouwe, Wolfram d'Eschenbach et Walther von der Vogelweide. Les trois premiers sont des génies épiques. Le *Tristan* de Gottfried, l'*Iwein* d'Hermann, le *Parcival* et le *Titurel* de Wolfram sont les quatre grandes épopées germaniques de l'époque, les quatre colonnes poétiques qui soutiennent l'édifice du haut allemand. Ces œuvres remarquables, parées des plus brillantes et plus pures couleurs de la chevalerie, où la métrique est un art qui nous étonne par sa délicatesse, sont de celles qui ont charmé si longtemps la jeunesse de l'Europe moderne, qui ont eu tant d'imitateurs plus ou moins maladroits. A cette littérature épique s'ajoutait une poésie lyrique, représentée par une foule de « minnesinger » inférieurs et par un homme que nous plaçons, d'un consentement unanime, aussi haut que les trois grands épiques : c'est Walther von der Vogelweide.

Ses premières années se perdent dans une obscurité qui restera sans doute impénétrable. Nous ne connaissons ni l'année ni le lieu de sa naissance, ni sa condition sociale, ni son nom de famille. Faute de renseignements positifs, tout ce que

nous pouvons conjecturer, d'après les indications ou les allusions éparses dans ses œuvres, c'est qu'il dut naître vers l'année 1170, un siècle environ avant le Dante. Il était de sang noble, sans être de haute noblesse, à en juger par le titre de « meister Herr Walther » que lui donnent tous ses contemporains ; car le « herr » est l'appellation distinctive de la classe des chevaliers. Quant à son surnom de « von der Vogelweide » (Walther de la prairie des Oiseaux), il a fort exercé les commentateurs. On s'est complu à supposer qu'il l'avait choisi et adopté lui-même, selon les uns, pour signifier qu'il était né dans quelque hameau enfoui au fond d'une forêt peuplée d'oiseaux ; selon les autres, pour marquer combien il aimait la solitude et les oiseaux. Par malheur, « Fogilweida » signifie, en vieux haut allemand, une volière, « aviarium », où l'on tient des oiseaux prisonniers ; et il est, dès lors, assez difficile de se persuader qu'un amant de la nature sauvage soit allé choisir ce surnom. On vient de découvrir un manuscrit du treizième siècle, d'après lequel il existait, dans le Tyrol, un domaine appelé Vogelweide, qui a depuis longtemps changé de nom. C'est de là que devait sortir notre poète. Un « minnesinger » de la même époque, qui fut un de ses amis et de ses disciples, Leutolt de Seven, était né, à notre connaissance, dans la même vallée du Tyrol. Cette province de montagnes aspirait à la gloire littéraire. Les « lieder » de plusieurs poètes compatriotes et contemporains de Walther se sont conservés et obtiennent, tantôt l'un, tantôt l'autre, l'honneur d'être imprimés par des admirateurs modernes. Pour Walther, son ambition allait au-delà d'une réputation locale et on le voit quitter de très-bonne heure le foyer paternel pour chercher fortune à Vienne.

Pour un jeune homme qui avait son chemin à faire, il n'y avait point, en 1190, dans toute l'Allemagne, de ville plus attrayante que la capitale de l'Autriche. C'était la cité la plus prospère de l'empire. Les arts libéraux florissaient à Vienne. Elle avait des poètes brillants, populaires, fameux dans leur art. Jalouse de l'incontestable supériorité de Cologne, Vienne, ne pouvant être la première cité de l'empire, voulait être à



tout le moins la seconde. Sans autre bagage que son génie, le jeune Tyrolien vint se mettre à l'école du plus célèbre lyrique du temps, Reinmar l'Ancien. Il disparaît dans l'éclat de la cour, éclipsé par des rivaux, et pendant huit ans nous n'entendons plus parler de lui. Ce n'est pas une raison pour s'imaginer qu'il se soit croisé les bras. On ne devenait pas si aisément un « minnesinger ». La poésie du douzième siècle est loin d'être comme une source qui coule capricieusement dans les bois. Elle est compliquée d'une métrique très-savante qui exigeait un long et patient apprentissage. Sur cent quatre-vingt-huit pièces de Walther qui existent encore, la moitié au moins ont chacune sa mesure propre et unique, et il a inventé toutes les formes dont il se sert. Il surpassa bientôt tous ses prédécesseurs, même Reinmar, par sa supériorité dans les mystères de la versification, et c'est merveille de voir à quel point s'assouplit entre ses mains habiles la roideur de l'ancien haut allemand. Nous reviendrons sur ce point. Pour le moment, il suffit d'admettre que les années 1190 à 1198, vides en apparence, ont dû être consacrées à de laborieux exercices. Toute la différence, entre Walther et les autres poètes, serait qu'il n'a point jugé à propos de nous transmettre les œuvres de sa jeunesse. Rien n'empêche même de supposer qu'un grand nombre de ses plus belles chansons d'amour, dont la date nous échappe, appartiennent à cette première période. Quoi qu'il en soit, c'est à partir de 1198 seulement que nous commençons à sortir des conjectures et à saisir distinctement des faits.

On a dit que presque toutes les pièces lyriques de Walther, marquées au coin de la naïveté et de la spontanéité, datent de ce premier séjour à Vienne. Ce serait la mort de l'empereur Henri VI qui aurait arraché le poète à ses rêves d'amour et de plaisir pour lui inspirer le noble esprit de patriotisme qui a tant contribué à la gloire de son nom. Bien plus qu'aucun de ses prédécesseurs, Henri VI avait rendu l'empire prospère et redoutable. Il était à la fleur de l'âge, au début d'une brillante carrière. Tout à coup, il mourut à Messine, le 28 septembre 1197. La plus ancienne pièce politique de Walther

que nous possédions réfléchit les sentiments qui agitèrent l'Allemagne à cette déplorable nouvelle. Le poète se représente la tête dans une main, les genoux croisés, le coude sur un genou, assis sur un rocher d'où il domine la terre et méditant avec amertume sur les moyens de se concilier fortune, honneur et la grâce de Dieu dans ce monde de misère et d'impuissance. A la strophe suivante, il voit arriver jusqu'au pied du rocher une grande eau pleine de poissons, et, en regardant au delà, il aperçoit la forêt. Les poissons, les oiseaux, les vers de terre même ont leurs lois et leurs rois ; mais l'Allemagne n'en a point. Dans la troisième, il est doué de la seconde vue ; il découvre tout ce que font, il entend tout ce que disent les habitants du monde, hommes et femmes. Tous, d'un accord unanime, tendent les mains vers Dieu et s'écrient :

« Hélas ! le pape est trop jeune ! Seigneur, viens en aide à la chrétienté ! »

Cette pièce exprime quelques-unes des idées qui caractérisent Walther et sa muse : désir de l'ordre, haine de l'anarchie, aspiration vers l'unité de l'Allemagne, défiance invétérée contre la papauté. La circonstance de la jeunesse du pape indique assez exactement la date de la composition. Innocent III fut élu en 1198, à l'âge fort peu avancé de trente-sept ans.

A la mort du grand empereur, Walther quitte Vienne. Pour quelque raison qui nous est inconnue, il ne croit plus avoir d'avenir en Autriche. Son découragement venait peut-être moins de la mort de Henri que de celle de son bien-aimé protecteur, le duc Frédéric, retenu en Palestine jusqu'aux derniers jours de la troisième croisade et qui succomba en avril 1198, quelques mois avant la défaite infligée aux Français à Gisors par son fameux rival, Richard Cœur de lion. C'était une période de grandes actions et de héros. Tandis que Walther étudiait sous Reinmar l'art de la poésie, le terrible sultan Saladin était mort. A Vienne, à la place de Frédéric, était monté sur le trône d'Autriche Léopold, en qui Walther ne rencontra d'abord qu'un protecteur assez froid. Dans une élégie que nous possédons encore sur la mort de Frédéric, il propose sa générosité en exemple à son successeur. La pétition n'eut pas de

succès, et Walther quitta Vienne précipitamment pour aller offrir ses services au roi de Souabe, Philippe. Comme Frédéric était mort en avril et que Walther célébra en vers, à Mayence, le couronnement du roi Philippe en septembre de la même année, Léopold n'avait guère eu le temps de rendre justice à ses mérites. La pièce du couronnement est très-élogieuse ; mais, comme ode, elle est plate et faible. Le bon Philippe se montra sensible aux louanges que le poète lui adressait sur sa magnanimité et sa beauté. Il l'emmena avec lui, en 1199, à la Diète de Magdebourg, et Walther nous fait une brillante description du cortège de nobles seigneurs de la Saxe et de la Thuringe qui accompagnèrent à l'église Philippe et la reine sa femme, la Grecque Irène. L'année suivante, Walther était de retour à Vienne, bien accueilli cette fois par Léopold et récompensé de ses chansons par les largesses de ce jeune prince, « aussi glorieux que libéral ». Le 28 mai 1200, quand Léopold alla prendre en grande pompe l'épée des ducs d'Autriche, il répandit de tous côtés des gratifications de 350 livres (francs), et Walther reçut sa part de cette pluie d'or. Au lieu de se plaindre, comme en 1198, de voir les faveurs de la fortune tomber à côté de lui, il put payer ses dettes. Ceci nous conduit à la fin de sa première période de vagabondage. De 1200 à 1210, il paraît qu'il séjourna paisiblement en Autriche.

Le seul incident d'importance qui se présente dans ces dix années de tranquillité, est la mort de son grand maître en poésie, Reinmar l'Ancien, en 1207. Reinmar, originaire de Haguenau, en Alsace, de ce même Haguenau où la Diète de l'empire, du temps de la jeunesse de Walther, avait cité Richard d'Angleterre à comparaitre devant elle, Reinmar était par excellence le poète de la mélancolie et des rêveries tendres ; tout l'opposé de Walther, qui sait être gai et viril. D'après une tradition, ils ne vivaient point ensemble dans les meilleurs termes. La tradition est confirmée par une belle et harmonieuse élégie, dans laquelle Walther dit expressément qu'il ne pleure pas la personne de Reinmar, mais son talent et son art. Nous devons d'ailleurs à la mort de Reinmar un des jugements contemporains les plus précieux que nous ayons sur

Walther. Gottfried, de Strasbourg, rédigeait au loin, en Alsace, le huitième livre de sa grande épopée de *Tristan* quand il reçut la nouvelle. Il s'arrêta pour pleurer et célébrer « le rossignol de Haguenau », et pour intercaler dans son récit une appréciation de tous les grands poètes de son temps.

Reinmar portait le drapeau des « minnesingers », qui restent sans chef. A qui appartient-il de relever le drapeau ?

Qui faut-il mettre à la tête de notre congrégation ?  
 Quelle est la voix qui doit guider cette chère nation chantante ?  
 Je sais très-bien qui vous trouverez  
 Le plus apte à porter cette bannière selon vos vœux.  
 Je sais que ce doit être Vogelweide,  
 Dont la voix claire et forte résonne gaiement  
 Dans les champs et au grand air,  
 Qui chante le merveilleux et le beau,  
 Dont l'art est harmonieux comme un orgue,  
 Dont le Cithéron redit les vers  
 Pour complaire à notre déesse la dame des Amours.

Pareil témoignage venant d'un si bon juge prouve quelle renommée le jeune poète avait déjà conquise et en quelle haute estime on le tenait.

Dans le cours de cette même année 1207, Walther fut si effrayé par des comètes et des étoiles filantes, qu'il se persuada que le jugement dernier était proche. A part cela, il n'y a aucun incident dans sa biographie jusqu'en 1210. A cette dernière date, il est au service du duc Bernard de Carinthie ; mais il s'y trouve si mal, qu'il déménage en 1211 et cette fois pour se rendre à la cour de Thuringe, dans le véritable asile des belles-lettres. Le jeune landgrave Hermann rassemblait autour de lui les plus beaux génies de son temps. A cette cour de Thuringe ou de la Wartbourg, près d'Eisenach, Albert de Halberstadt était alors occupé de sa version allemande des *Métamorphoses* d'Ovide. Herbert de Fritslar composait son épopée sur la légende de Troie. Henri de Veldecke, le plus grand des prédécesseurs de Walther, venait de mourir non loin de là, à Naumbourg. Enfin, Walther put faire la connaissance d'un fier et rare génie, Wolfram d'Eschembach, qui

composait son immortel *Parcival* au milieu de la joyeuseté brillante et de la libre hospitalité de la Wartbourg, dont Walther nous a tracé une description animée. Le pauvre poète errant paraît pourtant découragé et en proie à une irritation malade. Ses épigrammes les plus amères contre le pape Innocent III datent de cette époque. Les plaisirs d'Eisenach l'agaçaient et le portaient aux humeurs noires. Il se plaint d'un certain chevalier, Gerhard Etze, qui lui a volé son cheval, et dont il se venge par un portrait :

Il roule les yeux comme font les singes,  
Mais il ressemble encore plus à l'impudique coucou,

et autres aménités dans le goût du moyen âge. Mécontent de la Thuringe, Walther passa au service de Dietrich, margrave de Misnie, auquel il resta attaché jusqu'en 1213. On se sent impatient et humilié quand on lit tant de pétitions en vers adressées à toute sorte de rois et de princes, l'un après l'autre, pour leur demander protection et abri, pour implorer leur générosité sur le ton d'un pasteur qui prêche un sermon de charité. Sous Dietrich, comme sous Hermann, Walther était homme-lige de l'empereur Othon IV, excommunié par le pape Innocent. Comme il a le pape en horreur, le maintien de l'excommunication provoque à chaque instant des accès de colère. Dans toutes ses pièces contre la papauté, il s'exprime avec une liberté et une force remarquables. Luther n'a rien écrit de plus vif et de plus net qu'un sonnet (*spruch*), dans lequel Walther de Vogelweide réclame la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, de manière à rendre à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César. L'Allemagne était tiraillée entre deux empereurs. Othon IV met en danger toute la dynastie des Hohenstaufen en disputant le trône à l'héritier légitime, au jeune Frédéric, fils de Henri VI. La guerre civile dura dix ans. Peu à peu Walther s'impatiente contre son patron et le supplie de renoncer coûte que coûte à compromettre l'unité de l'Allemagne. Il parle encore avec enthousiasme du grand air et de la mâle beauté d'Othon ; mais il le voudrait aussi doux de cœur que haut de taille. Les choses

se gâtent, empirent. Walther lance contre Othon une allégorie dans laquelle il le traite de « monstre à double face », et épouse ouvertement la cause de Frédéric. C'était agir avec plus de prudence que de reconnaissance, car la pièce paraît être de l'année 1215, dans laquelle Frédéric prit le dessus. Arrivent de nombreux et pressants appels à la bonté de Frédéric. Que le grand homme daigne seulement sourire et le génie du poète, glacé comme en plein hiver, refleurira, revivra :

Et je chanterai encore les petits oiseaux,  
 La bruyère et les fleurs que je chantais autrefois;  
 Les femmes aimables et leurs douces paroles,  
 Et les joues où se mêlent les roses et les lis.

Il semble s'établir encore pour assez longtemps à Vienne, et, en 1217, nous lisons son adieu à Léopold, qui s'en allait en Palestine pour la cinquième croisade, avec la fleur de la chevalerie autrichienne. Ce départ laisse la cour et la ville aussi vides et aussi mornes que la cité fabuleuse d'Arthur quand les chevaliers de la Table ronde s'en vont à la recherche du Saint-Graal (1). Le rapprochement est des plus naturels, car le public de Walther était plus familier que nous avec les légendes du cycle d'Arthur. Ce chant, d'abord allègre, devient bientôt plaintif et craintif. Dans un élan de la piété la plus tendre et presque enfantine, le poète prie Dieu de veiller sur lui, comme l'ange Gabriel veillait sur Jésus dans la crèche à Bethléem. A cette époque appartient aussi une curieuse tirade lyrique contre la grossièreté des jeunes chevaliers qui font fi de la courtoisie et n'ont nul respect de la dignité des femmes. A cette jeunesse licencieuse et perverse du moyen âge, Walther adresse une leçon, toujours la même, qu'il ne se lasse point de répéter :

Et si tu veux dorer le cercle de la vie, parle honnêtement des  
 femmes.

Pendant les deux années comprises entre le départ de Léo-

(1) Voir ci-après les notes de la légende birmane.

pold et son heureux retour en 1219, Walther fit des excursions en Styrie et en Bavière, mais il se retrouva à Vienne pour saluer son prince et pour lui envoyer un joyeux message de félicitations, quand Léopold repartit, mais cette fois pour Rome, où il alla se faire couronner dans l'hiver de 1220. C'est environ vers la même année que Walther se fit un ami d'Engelbert, prince et archevêque de Cologne ; il vécut sous son égide jusqu'en 1225, année où ce remuant personnage fut assassiné par son propre neveu. A mesure que le temps fuit, que le poète vieillit, qu'amis et protecteurs lui sont enlevés l'un après l'autre, il perd par degrés l'élasticité d'esprit qui l'avait si longtemps soutenu, et ses accents deviennent presque plaintifs. Le rythme même de ses vers devient monotone quand il se désole de voir disparaître du pays l'honneur, l'art, la piété, la vertu. Il est rare que sa tristesse soit aussi adoucie et aussi voilée que dans la pièce suivante. Le poète a été malade pendant toute la durée de l'hiver et il ne se ranime qu'au printemps :

Les gelées ont fait pâtir les oiseaux  
 Qui ont interrompu leurs chants.  
 A présent les beaux jours reviennent,  
 Et la terre retrouve sa parure.  
 J'ai vu les fleurs et les herbes lutter à l'envi  
 A qui pousserait le plus haut.  
 J'ai conté à ma dame cette plaisante histoire.

Oh ! que j'ai souffert pendant les heures d'hiver  
 Et les tristes froidures !  
 J'ai cru que je ne reverrais jamais la pourpre des fleurs  
 Dans la sombre verdure de la bruyère ;  
 Et pourtant, si j'étais mort, c'eût été un chagrin pour mes amis,  
 Braves gens qui en m'écoutant chanter  
 Dansaient et sautaient si joyeusement.

S'il avait fallu me taire en ce jour de délices,  
 C'eût été un grand souci pour moi ;  
 Et la gaieté ainsi rebutée se serait enfuie ;  
 Et, sans me renvoyer à une matinée plus heureuse,

La gaieté m'aurait dit adieu. Ça réjouissons-nous !  
Puisse Dieu nous garder tous,  
Si vous le priez de me donner la santé !

A la suite du meurtre d'Engelbert les sentiments religieux de Walther semblent avoir tourné au piétisme. Aussi ne tardons-nous pas à le rencontrer à la cour du successeur d'Hermann, Ludwig, landgrave de Thuringe, époux de sainte Elisabeth, appui du parti ecclésiastique, aussi dévot que son prédécesseur avait été frivole. Le temps avait fait son œuvre sur le cortège de poètes qui entouraient Hermann. Ils disparaissent l'un après l'autre à nos yeux, comme on disparaissait souvent au moyen âge, sans que nous sachions comment ils meurent. Ludwig était un fils de la génération nouvelle ; il marque dans une époque de fanatisme qui commence. Avec l'année 1226, l'Europe entière est tout à coup atteinte d'un accès de piétisme. François d'Assise couronne par une mort mystique toute une vie de dévotion. La France est consolidée et du même coup réconciliée avec la papauté par l'avènement au trône d'un saint beaucoup plus aimable, parce qu'il est plus humain, saint Louis. Cependant la puissance de l'empire était ébranlée. C'est en vain que Frédéric, « la merveille du monde », s'était fié à son habileté et à son génie pour tenir tête aux usurpations des papes. Frédéric est le plus brillant des empereurs de la maison de Hohenstaufen, et néanmoins l'influence de la dynastie dépérit entre ses mains. Son indépendance en matière d'opinions religieuses n'était point du tout partagée par les princes tributaires de l'empire, et le landgrave de Thuringe était à la tête des mécontents. Walther a dû se rencontrer souvent en 1226, à la cour d'Eisenach, avec la blême et austère jeune femme qui gouvernait le maître de la Thuringe. Mystique, peut-être hystérique, la femme du landgrave Ludwig est un des types les plus originaux de cet âge dramatique. Elle nous est surtout connue sous son nom de sainte Elisabeth de Hongrie, et le moyen âge en a fait l'héroïne de plusieurs de ses mythes les plus charmants. C'est bien certainement à son instigation qu'en 1227 Walther von der



Vogelweide adresse à Ludwig une ode brûlante pour l'entraîner à entreprendre une nouvelle croisade, et à reconquérir encore une fois la Palestine. Nous retrouvons dans toutes les pièces de la dernière manière de Walther l'influence de la reine, dont la pure et suave piété parfume les vers les plus touchants qu'il ait écrits. Enfant et vrai miroir des diverses phases de son siècle, Walther est d'abord un gai troubadour qui se dévoue au culte de la reine des Amours. Pendant les discordes civiles suscitées par les compétiteurs à l'empire, il prêcha hautement et fortement l'évangile de l'unité et de l'indépendance. Devenu vieux, il est gagné par la nouvelle ferveur religieuse, et ses chants spirituels sont la fleur du céleste concert. Ludwig obéit à ses exhortations et partit sous la bannière de l'empereur Frédéric dans l'automne de 1227. Nous possédons encore deux beaux *kreuzlieder* (chants de croisade) de Walther, qui se rapportent visiblement à cette expédition. On a prétendu déduire du contexte que l'un des deux a été composé à Otrante, où les croisés éprouvèrent un retard fâcheux, où Ludwig mourut de la peste qui fit de nombreuses victimes, et l'autre en Palestine; mais suivant un critique très-entendu, feu Franz Pfeiffer, ces pièces ne contiennent rien qui n'ait pu être écrit en Allemagne aussi bien qu'en terre sainte. Voici une strophe de la première :

O Dieu, envoie-nous ton aide,  
 Prête-nous ton bras sauveur,  
 Sois-nous un ami jusqu'au bout,  
     Jusqu'à ce que toute cette vie soit passée;  
 Dans chaque pas que nous ferons en avant,  
 Défends-nous des tentations :  
 Nous savons que les hordes de l'enfer  
     Nous entourent de violentes tentations;  
 Oh ! guide-nous, guide ceux qui redisent ce chant  
 Droit vers ta cité désolée !  
 Jérusalem ! tu nous remplis de pitié,  
     Nous pleurons sans cesse sur toi !

Après le départ des croisés, Walther ne sait que devenir. Attristé, découragé, il se retire dans ses vieux foyers du Tyrol.

Tout y a changé, tout lui manque au bout de quarante années d'absence. C'est alors probablement, dans l'amertume de son cœur, en se voyant oublié, que le poëte, brisé par l'âge et fatigué du monde, composa sa dernière et sa plus belle pièce. Jamais ce que pèse la vie n'a été exprimé en vers avec plus de passion dans la tristesse. Le rythme même ressemble à l'écho d'un gémissement naïf et pathétique :

Malheur à moi ! Comment se sont évanouies, où se sont enfuies les années de ma vie ?

Ma vie n'a-t-elle été qu'un rêve, ou ai-je vraiment vécu ?

N'ai-je chéri que de vaines chimères quand j'étais si fier de ce que je prenais pour des réalités ?

Car, hélas ! il semble que j'aie dormi, et je ne me rappelle rien à présent.

Je viens de m'éveiller, tout flotte devant mes yeux ! Je ne saurais comprendre

Ce qui avant mon sommeil était aussi clair que le jour ;

Ce peuple et ce pays au milieu desquels j'avais si bien débuté dans la vie,

Me sont devenus ennemis ; tout m'est étranger, et je ne sais pourquoi.

Mes forces plient sous le faix, c'est plus que je ne puis porter ;

Le monde est plein de soucis, en proie au désespoir ;

Et quand je songe au passé qui est si loin, aux beaux jours qui se sont évanouis,

Le chagrin s'empare brusquement de moi et m'emporte comme ferait une vague qui se brise au loin sur la mer.

La jeunesse même, autrefois si gaie, est prise de tristesse,

Elle baisse les yeux de désolation, l'inquiétude lui creuse des plis aux lèvres ;

Elle ne sait que gémir et pleurer. Pourquoi donc ?

De quelque côté que je me tourne, je ne vois pas un homme heureux au monde.

Danses, rires, chansons, tout cela est oublié, rejeté tristement,

Aujourd'hui, dans toute la chrétienté, personne n'y prend plus plaisir ;

Voyez le peu de soin que les femmes ont de leur coiffure !

Les plus fiers chevaliers se plongent dans un assoupissement brutal.

Oh! que ne sais-je porter un bouclier et manier une épée!  
Plût à Dieu que je fusse jugé digne de combattre pour sa terre de  
prédilection!

Je n'en serais pas moins pauvre, mais je m'estimerais riche,  
Riche sans domaine et sans or.

Je porterais au front la brillante et éternelle couronne  
Que le simple soldat peut gagner à la pointe de sa lance;  
Oh! que ne puis-je faire ce bienheureux voyage et traverser la mer,  
Je n'aurais plus à la bouche qu'un cri : « Gloire! » et je ne m'écrierais  
plus jamais : « Malheur à moi! »

Non plus jamais : « Malheur à moi! »

Tel est, moins sa douceur et son harmonie, le chant du cygne de Walther. Il échappe ensuite à nos regards. Tout ce que nous apprend la tradition, c'est qu'il se retira aux environs de Würtzbourg, dans une terre que lui avait donnée Frédéric, et qu'il y mourut paisiblement vers 1235, après avoir survécu aux rivaux et aux amis de sa jeunesse. On dit qu'il fut enterré sous un tilleul, dans la pelouse qu'entourent les galeries du cloître de la cathédrale de Würtzbourg, dans un doux, poétique et saint asile, loin du monde, au grand air, sous un feuillage peuplé d'oiseaux. Du grand amour qu'il leur portait est née une charmante légende qui a plus fait que tout le reste pour populariser son nom. Une clause spéciale de son dernier testament disait que les oiseaux devraient trouver tous les jours sur son tombeau du grain pour se nourrir et de l'eau pour se désaltérer, en sorte que les branches du tilleul qui le couvraient dussent résonner sans cesse du murmure des voix qu'il avait tant aimées et si bien imitées. Plusieurs poètes s'empresèrent de lui composer une oraison funèbre. La plus naïve et la plus touchante est le distique connu de Hugo de Trimberg :

Her Walter von der Vogelweide,  
Swer des vergaez', der taet' mir leide.  
(Qui t'oublierait, m'injurierait.)

Il est temps de passer à l'examen de ses poèmes. Nous nous sommes renfermé jusqu'ici, ou à peu près, dans ses pièces politiques, qui nous ont fourni à grand'peine les élé-

ments d'une biographie ; mais il s'en faut bien qu'elles constituent la partie la plus attrayante et la plus importante de son œuvre. Poète politique ou religieux, tant que l'on voudra, Walther vit surtout dans notre souvenir par ses incomparables *minnelieder* (chansons d'amour), heureux fruits de sa première jeunesse, fleurs écloses sous l'influence de la plus pure chevalerie. *Koudroun* et *Parcival*, les glaces de la Scandinavie et les feux de la galanterie provençale se mêlent dans les chansons amoureuses de l'Allemagne, et aboutissent chez Walther à une littérature tendre et élevée, sereine et touchante, plus polie que celle du Nord, moins sensuelle que celle du Midi.

Frédéric Barberousse avait institué plusieurs cours d'amour en Allemagne vers le milieu du douzième siècle ; mais elles ne convenaient pas au tempérament flegmatique de la nation. Tandis qu'elles prospèrent pendant deux ou trois siècles en Provence et en France, sauf à devenir de plus en plus capricieuses et licencieuses, nous n'en entendons plus parler en Allemagne après la mort de Barberousse. L'influence de la France sur les lettres allemandes est plutôt épique que lyrique. Elle appartient à un Chrétien de Troyes et autres écrivains du même genre plutôt qu'aux troubadours ; mais les lois amoureuses édictées par les hautes puissances, comme la comtesse de Champagne et Ermengarde de Narbonne, étaient reçues partout, et reparaissent dans les poésies des « minnesinger ». Ce qui nous frappe dans celles de Walther, ce qui en fait le solide mérite, et leur conserve au bout de six siècles leur première et printanière fraîcheur, c'est son courage et sa résolution à braver les théories artistiques de son temps pour revenir constamment à l'étude de la nature et des chants populaires où la passion parle toute pure. On rencontre à chaque pas dans ses vers de courts passages très-nets, chaudement colorés et éclairés, comme ceux qui remplissent les fonds des plus anciens peintres allemands et flamands. Le défaut capital de la poésie du moyen âge est d'être conventionnelle, maniérée, artificielle. Ceux qui en font leur étude croient rencontrer une source au désert quand ils tombent sur une pièce

vive et simple, comme la ballade suivante. Thomas Beddoes, auteur du *Death's Jest Book* (*le Livre des mots plaisants de la mort*), l'a pauvrement paraphrasée en vers anglais; mais comme la facture est aussi compliquée qu'harmonieuse, il vaut mieux en faire son deuil et la traduire littéralement en prose :

Sous le tilleul  
De la bruyère,  
C'est là qu'était notre couche;  
C'est là que vous trouverez  
Belles fleurs et beau gazon  
Aussi bien que fleurs et gazons foulés.  
Sur la lisière du bois, dans la vallée,  
Tandaradei (1) !  
Chantait doucement le rossignol.

J'allai  
Aux champs;  
Celui que j'aime y était.  
De quel amour je fus prise,  
Vierge bénie !  
Oui, j'en serai toujours heureuse.  
M'a-t-il donné un baiser? Oh ! mille !  
Tandaradei !  
Voyez comme ma bouche est rouge.

Il avait fait là  
Un riche, riche  
Lit de fleurs.  
Un passant  
En lui-même  
Aurait souri,  
Car parmi les roses il aurait pu,  
Tandaradei !  
Voir où j'avais reposé ma tête.

Il était là à mes côtés.  
Ah ! si quelqu'un le savait  
(Dieu l'empêche ! ) comme je serais honteuse !

(1) Refrain et onomatopée.

Ce qui se passa  
Personne ne le sait,  
Hors lui et moi  
Et un petit oiseau,  
Tandaradei !  
Tout à fait discret.

Cela est chaste et doux. C'est la perfection absolue du genre atteinte de prime saut. La poésie anglaise, si riche pourtant, a pu égaler, mais non point surpasser cette simplicité et cette pureté exquis. En Allemagne, c'est Frédéric Rückert qui s'en rapproche peut-être le plus en ses plus belles chansons, et pour d'autres rivaux il n'y en a point en ce genre. Jamais le génie du chant populaire ne s'est marié d'une manière plus délicate à l'art d'une versification consommée. Parmi les traits qui caractérisent Walther et qui tiennent à son étude assidue et respectueuse du *volklid*, on peut citer sa façon de considérer les saisons et les phénomènes naturels. Le printemps est sa saison favorite, soit qu'il se réveille avec bonheur en voyant sortir de la neige les premières fleurs qui lui rappellent ses gentianes des montagnes du Tyrol, soit qu'il jouisse paisiblement de la belle verdure du mois de mai qui relie le printemps à l'été. Il a sa fleur chérie entre toutes. Il aime la bruyère comme Chaucer aime la marguerite. Ses chansons abondent en allusions à la tendre et délicate beauté des clochettes roses qui sortent du vert sombre des ramilles. Jamais il ne se lasse de sa fleur. Quand il est malade en hiver, quand il croit mourir, c'est la vue de la bruyère épanouie qui ranime en lui le désir de vivre. Elle lui suggère d'ingénieuses métaphores. Il dira, par exemple, dans un « minnelied » : « La bruyère rougit au printemps. C'est qu'elle est jalouse de la parure du bois. Ainsi, le chagrin ressent de la honte à l'aspect de la joie. » A ses heures de surexcitation sa fleur ne lui suffit plus. Il lui faut alors la forêt tout entière avec ses profondeurs et ses bruits, pour y errer jusqu'à ce que le calme lui revienne. « J'aime la bruyère avec sa variété de nuances ; mais j'aime encore mieux la forêt, parce qu'elle est un théâtre de merveilles. » Pour l'hiver, il reporte sur lui toutes ses

haines. Peu d'hommes en ont dit autant de mal. Nous lisons dans la première pièce du recueil de ses œuvres : « L'hiver nous a causé toute sorte de dommages ; bruyère et forêt ont perdu leur couleur ; mais bientôt mille voix charmantes s'y feront encore entendre. Dès que je vois les fillettes jouer à la balle dans les rues, je sais qu'il est temps de retourner écouter les oiseaux. Que ne puis-je dormir tout le long de l'hiver, car, à force de veiller et de languir, je m'indigne que son règne soit si grand. Grâce à Dieu, il fera bientôt place au mois de mai, et, au lieu de ses frimas, nous retrouverons des fleurs. » Dans une autre pièce de la même période : « Je suis, dit-il, aussi affreux qu'Esau ; le froid a emmêlé et hérissé mes cheveux. Doux été, où es-tu ? Il me tarde de revoir la campagne. Plutôt que d'endurer encore pareilles souffrances, j'irai me faire moine à Toberlu. » Il paraît que ce Toberlu était un sombre et triste couvent de l'ordre des Chartreux, en Westphalie. Une seule fois, il dit un peu de bien de l'hiver. C'est dans un de ses derniers « minnelieder ». La dame de ses pensées, longtemps rebelle et insensible, est enfin vaincue par sa patience et se rend. Cet aimable hiver ne saurait être dénigré comme les autres. Il se plaint encore de la brièveté des jours, mais il se console bien vite avec une vraie philosophie d'amoureux :

Si les jours d'hiver sont courts,  
 Plus longtemps durent les nuits d'hiver ;  
 Nuits d'abandon,  
 D'amour et de félicité !  
 Que dis-je ? malheureux ! c'est au silence  
 A trahir ces transports.

Il y a dans le recueil un « taglied » ou, comme on dirait en français, une « aubade » exquise, une chanson de l'aube et du réveil. Une Juliette trouve mille prétextes ingénieux pour empêcher Roméo de remarquer l'étoile qui brille dans le ciel gris et qui annonce l'approche du matin. Fraîche comme la rosée ou comme un bouton qui s'entr'ouvre, exhalant un doux parfum de gaieté, de chevalerie, de romance, cette pièce nous apporte

sur les ailes du rythme les premières idées modernes d'amour et de poésie. Ces premiers vers d'une langue naissante ont la naïveté et la simplicité de l'enfance ou, pour mieux dire, de quelque créature adulte qui recevrait tout à coup une voix, d'une dryade ou d'une oréade qui viendrait à être douée d'une âme humaine. Nous écoutons avec surprise, car si le fond nous est aussi familier que la vieille fable de Galatée, la forme semble toute neuve. Aussi, le vieux haut allemand a-t-il une grâce rêveuse qui manque à l'allemand actuel. Il est exempt de ces dures combinaisons de labiales qui gâtent la mélodie même chez Goëthe ou Heine; il n'a rien de la prolixité plate qui énerve le hollandais moderne, d'ailleurs si riche et si coulant. Si le vieux français est par excellence la langue de la chevalerie, le vieux haut allemand est une langue tout à fait poétique, en dépit de ses imperfections.

Nous n'avons rien dit encore des poésies qui avaient le plus d'attrait pour les contemporains de Walther et qui excitaient surtout leur admiration. Ce sont des « minnelieder » dans lesquels le poëte est en scène de sa personne. C'est-à-dire que nous sommes allés d'abord aux traits particuliers et individuels en négligeant ce que l'auteur a de commun avec tout le monde. La mode était à ces chants d'amour et ceux de Walther ne nous apprennent pas grand'chose sur lui. Ils méritent cependant une attention sérieuse, parce qu'ils sont poétiques, parce qu'ils sont la plus haute expression d'un genre curieux. Les rapports d'un poëte avec sa maîtresse, d'un chevalier avec sa dame, venaient d'être définis par un code de fantaisie. Cependant le système compliqué de galanterie institué dans le midi de la France et les discussions amoureuses, dont la frivolité est restée sans pareille, n'avaient pas pénétré jusqu'en Allemagne. Nous ne rencontrons plus au-delà du Rhin les absurdités des « tensons » et « arrêts d'amour ». Le respect du mariage n'est pas l'objet d'attaques continuelles comme dans les « cours d'amour » françaises. Les mœurs paraissent plus simples. On sait placer la femme à une grande hauteur sans tomber dans une exagération puérile. Pour obéir à la coutume, un ménestrel qui se croyait appelé à composer des chants



d'amour était tenu de choisir une maîtresse à qui il conta ses feux et ses chagrins. Si l'on tient compte de la grossièreté des temps, on s'étonne de la discrétion et de la délicatesse de ces pièces. Voici en quels termes Walther nous présente la dame de ses pensées : « Quand les fleurs sortent de l'herbe et sourient aux gais rayons du soleil, aux premières heures d'une matinée de mai, que les oiseaux chantent à plein gosier, quel spectacle pouvons-nous comparer à cela ? C'est presque le ciel sur la terre. Si vous voulez pourtant que je vous dise, j'ai vu mieux, j'ai vu un plus glorieux spectacle. Que ne puis-je le revoir ! C'était une femme, noble, belle, pure, bien vêtue et bien parée, qui marchait fort accompagnée, d'un air fier, jetant parfois un regard autour d'elle, paraissant comme le soleil au milieu des étoiles. Revienne mai avec toutes ses merveilles, pourra-t-il nous offrir un plus aimable joyau ? Nous lui laisserons ses fleurs pour rassasier nos yeux de cette merveille vivante. »

Ce beau passage de Walther rappelle celui de la *Vita nuova*, où le Dante aperçoit Béatrice au milieu des jeunes beautés de Florence, qu'elle éclipse toutes — Diane au milieu des nymphes. Le premier saisissement passé, la passion éternelle s'éveille et, avec elle, l'imagination. Le poète voudrait parer l'idole de ses mains, garnir ses moindres robes de rivières de diamants. Pauvre comme il l'est, il l'ornera du moins de guirlandes qu'il court cueillir au fond des bois. Dans la solitude, à l'ombre du feuillage, il s'enhardit et nous apprend comment il lui fit l'aveu de son amour. C'était sous un arbre en fleur, et telle était l'ardeur de sa flamme, que les pétales desséchés tombèrent sur lui comme une douce rosée. La chanson suivante est un peu moins exaltée. C'est la beauté et la bonté de sa dame qui l'ont ensorcelé, c'est sa bouche vermeille, qui rit si doucement. La langue de Heine, dans ses rares « lieder » joyeux, l'emporte à peine sur ces vers de Walther. Un peu plus loin, nous apprenons qu'un désastre national vient de frapper l'Allemagne, mais Walther a bien de la peine à retenir ses chansons, car il songe à sa maîtresse. Il est comme un enfant heureux qu'on force de suivre un convoi et qu'on gronde s'il

laisse échapper malgré lui un éclat de rire. Le ton change et tourne à la tristesse. Sa dame lui tient rigueur. Elle veut bien l'admettre comme son soupirant déclaré, mais sans lui accorder une faveur, sans lui donner une parole d'encouragement. Les transports font place à de gracieuses prières : « Si vous n'avez pour moi qu'indifférence, je ne veux pas le savoir, je vous aime. Quelle peine ! Vous passez et votre regard se détourne de moi. Je ne puis pas porter seul pareil fardeau d'amour. Daignez seulement en prendre une petite part et je porterai le reste aisément. » L'accent est sincère et touchant. Nous sentons l'homme blessé dans sa tendresse et dans son amour-propre. La pièce suivante nous renseigne sur la dame.

« *Herzelieber frouwelin* », damoiselle à qui j'ai donné mon cœur, dit-il, beaucoup me blâment de vous aimer pauvre et d'humble condition. Ces railleries glissent et glisseront toujours sur moi. Tu es belle, partant assez riche pour moi. Je n'échangerais pas la bague de verroterie qui est à ton doigt pour l'anneau d'or d'une reine :

Dieu a grand plaisir à regarder son visage,  
 Tant il y a mis de précieuses couleurs,  
 Un rouge si pur, un blanc si pur,  
 Des roses et des lis.  
 Oh ! j'aime mieux la voir,  
 Si j'osais parler ainsi sans pécher,  
 Que le ciel et ses constellations.  
 Pauvre fou ! Quel début !  
 Si je monte d'abord si haut,  
 Mon cœur en pâtira.

Là-dessus il tombe dans une méditation sur des lèvres vermeilles qui appellent le baiser et il se demande si son heure viendra jamais. La dernière strophe explique ces élans du cœur. Il s'est presque senti mourir en la voyant, comme un autre Actéon, sortir nue comme une des Grâces d'une source du bois. Il ne tient qu'à nous de contempler aussi cette Vénus germanique dans la magnifique gravure d'Adam et d'Eve qu'Albert Dürer burinait trois siècles plus tard.

Ici se place la première des nombreuses invectives de Walther contre la Fortune, « Frou Soelde ». Il se lasse et se chagrine de ne pas être riche, de n'avoir point de position stable. C'est la Fortune qui lui refuse les bonnes grâces de sa chère et très-chère maîtresse, dont le monde ignore le nom. C'était un devoir pour les amants délicats de le tenir caché, et il se plaint des importuns qui le tourmentent pour le lui faire dire. Il feint à la longue de leur céder. Sa dame a deux noms : « Grâce » et « Rudesse ». Les curieux en sont pour leurs frais. Il exprime des sentiments tout modernes. Un homme d'honneur, un chevalier, doit des égards à toutes les femmes, du respect aux femmes vertueuses, qui ne sont pas toujours les plus belles, car la beauté n'est qu'une parure accidentelle de la bonté. Tout en avouant que sa maîtresse est sévère pour lui, il ne regrette pas d'être un servent d'amour, car l'homme qui n'a jamais aimé est comme un enfant et ne sait rien de la vie. Un peu plus loin survient une idylle. Le poète est assis dans la campagne, songe à ses amours et se décide à consulter le sort. Il cueille donc une belle marguerite et l'effeuille, comme font les enfants, pour voir s'il est aimé ou non. La réponse est favorable et il nous supplie de ne pas nous moquer de lui, tant cette faible consolation lui est précieuse dans son chagrin. Une autre fois, en vrai païen de la renaissance, il se jette aux pieds de « Frouwe Minne », Vénus ou Notre-Dame d'Amour, et la supplie de percer d'une flèche le cœur de son inhumaine. Ces alternatives longuement prolongées d'hommages et d'injures nous semblent aujourd'hui fort ennuyeuses et nous portent à croire que le moyen âge n'était pas sensible au ridicule. On en trouverait cent fois la preuve dans les poésies de Walther, et par exemple dans la pièce suivante, que nous rencontrons parmi les « minnelieder », et dont le mètre est curieux :

La reine Fortune répand ses dons autour d'elle,  
 Mais elle me tourne le dos dans mon malheur ;  
 Elle ne trouve pas le temps de s'apitoyer sur moi,  
 Et je ne sais que faire.  
 Elle ne daigne pas venir à moi,

Et, si je cours autour d'elle, c'est son dos que je retrouve.

Il lui plaît de ne me voir jamais ;

Je voudrais qu'elle eût ses yeux dans la nuque, car il faudrait qu'elle me vît, malgré sa sauvagerie.

La longueur anormale du dernier vers n'est point un accident isolé dans ces poésies. Elle indique une variation dans l'air ; car, dans tous les cas, la coupe des vers était accommodée à la musique et non point la musique aux mots.

Une nouvelle série de « minnelieder » humoristiques débute par une vive semonce à la dame. Toute sa gloire lui vient d'avoir un grand poète qui la chante. Si elle lui refuse ses faveurs, il se taira, et son nom tombera dans l'oubli. Puis, dans une explosion de fureur moitié comique, moitié tragique, il exprime l'espoir que, si elle continue à lui opposer des refus et qu'elle s'avise dans sa vieillesse de prendre un jeune amant, ce jouvenceau vengera le poète amoureux en maltraitant la dame, en caressant sa vieille peau avec du bois vert. La pièce suivante est plus singulière encore, pleine d'invectives contre l'hiver, de méchantes plaisanteries sur la malechance d'entendre le braiment d'un âne ou le cri du coucou, quand on a l'estomac vide, et, à la fin, l'auteur s'adresse à la dame en l'appelant Hildegonde. On a supposé là-dessus que c'était son véritable nom. Pour la raison que nous avons alléguée ci-dessus, c'est plutôt un pseudonyme, emprunté à la légende populaire de *Walther et Hildegonde*. Un peu plus loin, c'est l'empereur, probablement le pauvre jeune Henri VI, qui allait mourir en Sicile, qui se ferait volontiers ménestrel pour un baiser des « lèvres vermeilles ». Après une ou deux autres pièces dans le même genre conventionnel, nous arrivons à un chant vraiment neuf qui fit aussitôt une réputation à Walther, qui doit rendre son nom et sa mémoire chers à tous les Allemands, qui est le plus ancien appel connu à l'unité germanique, un hymne en l'honneur de l'Allemagne et des femmes allemandes. Les critiques modernes en ont souvent cité une strophe comme un premier jet du fameux chant national : *Was ist das deutsche Vaterland?* d'Ernest-Maurice Arndt.

Des bords de l'Elbe à ceux du Rhin,  
 Et en arrière, à la ronde, jusqu'à la Hongrie,  
 Rien ne vaut ce pays, mon pays;  
 Rien ne le vaut au monde, à mon gré.  
 Et si je sais juger de la beauté  
 D'un corps ou d'un visage,  
 Comme Dieu me soit en aide, nulles dames n'ont la grâce  
 De nos femmes allemandes.

Cet hommage public désarma-t-il son Hildegonde? En tout cas, nous le trouvons bientôt sur un pied de familiarité avec elle. Elle le traite de « friunt » et « geselle » (ami et compagnon). Il l'appelle, à son tour, « friundin » et « frouwe minne » (amie et femme). Cette chanson et celle que nous citons plus haut, dans laquelle il pardonne à l'hiver pour l'amour de sa mie, terminent le recueil des *Minnelieder*.

Les derniers vers respirent une mélancolie malade et inquiète qui attriste. Walther avait assez vécu pour voir la décadence de l'art et pour entendre dire que la poésie était morte ; il se plaint avec amertume de n'être plus écouté dans les cours. Le monde qu'il avait servi, qu'il voudrait servir encore, l'abandonne pour courir à de jeunes fous. Il n'y a plus de couronnes pour lui. Les roses n'ont plus que des épines. La vertu a perdu son pouvoir, la beauté son charme dans ces tristes jours. Bref, il tourne au prophète atrabilaire. Les méchants prospèrent comme un vert laurier, tandis qu'il est pauvre et proscrit. Dans une pièce seulement, un éclair illumine le ciel sombre. Le poète est toujours morne, désespéré. Ce n'est plus la peine de vivre. Tous les hommes sont pervers, et par la faute des femmes. C'est à ce dernier mot qu'il se reprend et se blâme de médire d'elles. Il n'a pas le droit de s'attaquer aux autres, parce que la vie lui a été dure ; et la pièce finit par ce propos : « Je vivrai comme je pourrai et chanterai toujours. » Mais les réflexions fâcheuses reviennent. L'amour aime la jeunesse et s'enfuit loin des têtes chauves. Vénus n'a plus d'oreilles pour lui. L'art est au plus bas, les mœurs s'en vont. Il n'y a plus qu'à dire adieu au monde.

Vraie maladie, vrai spleen byronien, qu'il n'y aurait aucun

plaisir à suivre dans ses manifestations, bien éloigné de la mélancolie d'un Léopardi ou d'un Shelley qui reste profondément poétique, quelque faiblesse qu'elle trahisse. Comment reconnaître encore le joyeux chansonnier qui dans sa jeunesse n'aurait pas su parler d'une corneille ou d'une vieille femme sans préluder par des accents aussi doux et aussi légers que ceux de Chaucer ?

Quand vint le tour de l'été,  
Que les fleurs à travers le gazon  
Montraient leurs têtes charmantes  
Et que tous les oiseaux chantaient,  
J'allais au soleil ou à l'ombre,  
Le long d'une grande prairie,  
Avec une source au milieu,  
Devant une forêt sauvage qui retentissait  
Des mélodies du rossignol.

Nous avons vu Walther sortir de cette paralysie sous l'influence du piétisme, et composer de belles poésies sacrées à la voix d'Elisabeth de Hongrie. Ce n'était pas un feu durable. Il trouva l'oubli de ses misères dans le silence du cloître de Würzburg. Nous avons suivi jusqu'au bout le poète dans sa vie et son œuvre.

TR. L. (E. W. G., *Westminster Review*.)

---

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<i>Politique et histoire.</i> — La démocratie anglaise.....	5
<i>Esquisses biographiques.</i> — <i>Portraits.</i> — Une femme adorable.....	39
<i>Scènes, tableaux et paysages.</i> — Comment on se baigne à Louèche. — Récit d'un voyageur anglais.....	64
<i>Biographie.</i> — Le comte de Rumfort.....	85
<i>Impressions de voyage.</i> — Une visite chez les insurgés de l'Herzégovine. — (Impressions de voyage d'une dame.).....	95
<i>Littérature rétrospective.</i> — Walther von der Vogelweide.....	117
<i>Miscellanées.</i> — <i>Nouvelles.</i> — Les grands pauvres. I. Le cousin du roi. — (Études rurales.).....	145
<i>Contes populaires.</i> — <i>Légendes.</i> — L'Ilpon de Mah-Lay (légende bouddhiste). ..	171
<i>Histoire.</i> — <i>Géographie.</i> — <i>Voyages.</i> — Le Kachgar, le Pamir et le Thibet. ..	185
<i>Littérature.</i> — <i>Autobiographie et biographie anecdotique.</i> — Georges Ticknor. ..	285
<i>Statistique pittoresque et politique.</i> — La Russie en Europe. (De Varsovie à Moscou, par une plume anglaise.).....	515
<i>Archéologie.</i> — <i>Épigraphie antique.</i> — Les fouilles de Tanagra et l'hiéroglyphe grecque.....	576
<i>Voyages et aventures.</i> — Un naufrage en 1875.....	579
<i>Voyages.</i> — <i>Histoire.</i> — <i>Critique.</i> — Voyage aux pays du passé.....	411
<i>Histoire.</i> — <i>Politique.</i> — <i>Nationalités.</i> — Une oasis slave dans la grande Germanie. Les Serbes Loujitchés.....	423
<i>Ethnographie.</i> — <i>Mœurs.</i> — Le festin du jour de l'an à Tahiti.....	455
<i>Littérature dramatique.</i> — Les pères ennemis ou l'orphelin Douglas, comédie romanesque en trois actes.....	451
<i>Revue militaire.</i> — <i>Chronique.</i> .....	215, 481
<i>Pensées diverses</i> .....	62, 84, 142, 222, 410, 454, 450
<i>Poésie</i> .....	480

### CORRESPONDANCES DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Nouvelles des sciences, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, etc.

<i>Correspondance d'Allemagne.</i> — Le 4 septembre. — Surexcitation causée par cet anniversaire. — Insulte à un légionnaire. — Situation de l'industrie allemande. — Statistique des ouvrières de fabrique et des enfants. — La liberté de la presse au Congrès des journalistes et dans l'Alsace-Lorraine, etc... ..	225
Le voyage de l'empereur d'Allemagne en Alsace. — Congrès des économistes, des médecins, des viticulteurs. — La peinture historique et de bataille à l'exposition de Berlin. — Les fouilles d'Olympie.....	489
<i>Correspondance d'Amérique.</i> — Congrès ajourné. — Belknap acquitté. — Elections locales. — Le président est-il malade? — Un singulier consul. — Le Colorado. — Mort du speaker Kerr. — L' <i>Imperialist</i> ressuscité, etc. ..	254
Gravité de la situation et causes. — Acharnement de la lutte et moyens employés. — Les Yankees, leur caractère et leur influence. — <i>Bonds</i> des États-Unis remboursables en décembre.....	498
<i>Correspondance d'Orient.</i> — Monogamie et économie. — Les francs-tireurs monténégrins. — Dialogue entre le prince de Bismark et le prince Gortschakoff. — Reconstitution d'un empire d'Arménie. — Les Bulgares.....	244
Fin d'un prologue. — Le général Ignatieff. — L'alliance italienne. — Chapitre des annexions et des compensations.....	508
<i>Correspondance de Londres.</i> — Londres hors de saison. — Festivals. — L'Association britannique à Glasgow. — Légende énigmatique. — Correspondances du <i>Times</i> . — Lord Beaconsfield et Burke. — La chasse. — Théâtres. — Romans, etc.....	256
La question d'Orient en Angleterre. — Appréciation des grandes revues et de la presse quotidienne. — Fêtes de la cour et de la municipalité de la Cité. — Congrès et meetings. — L'Église anglicane. — Théâtres, saison d'automne. — Livres nouveaux.....	517
<i>Chronique scientifique.</i> .....	265, 527
<i>Chronique et bulletin bibliographique.</i> — Les vacances des radicaux. — Anniversaires de septembre. — Livres nouveaux. — Poèmes modernes. — Théâtres.....	269
Côté révolutionnaire de la question d'Orient. — L'action des gouvernements et de la diplomatie entravée par les mouvements populaires. — Le congrès ouvrier pleurant sur l'ancien régime. — Nafveté ou ignorance? — Mariage d'un félibre. — Publications nouvelles. — Théâtres.....	536